

Débat : Que pouvons-nous transmettre aujourd'hui à nos enfants pour les éduquer à la décroissance ? (Casseurs de Pub, septembre 2005)
Réponses de Natacha Polony et François Brune.

Natacha Polony, professeur, journaliste : En 1954, Jacques Ellul publiait un livre, *La technique ou l'enjeu du siècle*, dans lequel il analysait le développement, dans toutes les strates de la société, de la technique comme idéologie de l'efficacité absolue. Ellul, comme la plupart des visionnaires, ne fut pas écouté. Et le phénomène qu'il décrivait a atteint aujourd'hui son apogée : l'ensemble des domaines touchant à l'humain est colonisé par ce nouvel impératif catégorique, c'est-à-dire non seulement toute forme de production, mais également tout rapport d'échange ou de service, et jusqu'aux liens amoureux ou familiaux. On produit les poulets en batterie, et on coache les parents et les enfants. Le résultat ? Tout ce qui ne relève pas de l'efficacité technique et de l'utilité immédiate est balayé, relégué dans les poubelles de l'histoire. Tout ce qui est vieux, archaïque, est voué à disparaître comme ne répondant pas aux exigences de la modernité triomphante. Aux oubliettes, donc, Thucydide et Montaigne : ringards et inutiles. Aux oubliettes, également, l'ensemble du patrimoine culturel au sens large, des humanités classiques aux savoir-faire professionnels et à l'identité culinaire et sensorielle de la France. Mais plus grave encore, les conditions même de toute transmission sont abolies, puisque l'idéologie dominante a besoin pour se développer de faire table rase du passé et de mettre en branle l'armée des jeunes que l'on rêve en nouveaux gardes rouges. Pour répondre aux exigences du système, on prive la jeunesse de tout héritage culturel : comme on produit aujourd'hui des tomates hors-sol, on se lance dans la culture du jeune hors-sol, sans racines et sans mémoire. Peu à peu, la civilisation est attaquée, et l'Homme lui-même y perd son humanité.

A qui la faute ? Pourquoi et comment s'est installée cette dictature du système technicien ? La philosophie des Lumières, certes, a sanctifié le Progrès, au nom d'un lien supposé indéfectible entre progrès technique et progrès moral. Mais la plupart des philosophes des Lumières subordonnaient strictement la science à la morale, c'est-à-dire à une certaine idée de l'Homme. Car l'amélioration du bien-être n'était pas considérée comme l'unique fin d'un individu abandonné à ses désirs immédiats et au vide d'une consommation sans limites. Et Condorcet, homme des Lumières s'il en fut, concevait l'école comme le lieu de transmission de ces humanités classiques qui ne servent à rien, sinon à ouvrir chaque futur citoyen à ces oeuvres universelles qui apprennent à l'homme à dépasser le cadre de sa seule vie, à être un peu plus que lui-même. « De l'Homme, je ne demande pas s'il sera heureux et bien nourri, mais je demande quel Homme sera heureux. » La phrase d'Antoine de Saint-Exupéry porte en elle le programme d'un retour à l'humain. Mais la reconquête passe avant tout par l'affirmation que l'école, principal lieu de transmission des sociétés contemporaines, a pour rôle d'enseigner l'inutile, et non pas les techniques qui permettront au système de se perpétuer et d'avancer vers une destruction toujours plus grande de ces richesses que sont les savoirs et les récits traditionnels, tout ce patrimoine qui nous inscrit dans une généalogie et une histoire.

François Brune, professeur de lettres, écrivain. Ce que viens de dire Natacha est essentiel. Il n'y a pas de vie de l'esprit sans mémoire de notre identité collective (historique, littéraire, culturelle, etc.). À la question : « À quoi devons-nous boire ? », le héros qui a décidé de s'attaquer au système de 1984 répond : « Au passé », car c'est toujours en éradiquant celui-ci que les dirigeants totalitaires assoient leur pouvoir. Sans la référence aux façons d'exister et à la « représentation du monde » des hommes qui nous précèdent, il n'est guère possible de *prendre distance* par rapport aux idéologies du présent. Pour toute conscience éprise de liberté, c'est la condition première du recul critique, de cet *esprit critique* que doit former

l'école – à l'encontre du perpétuel *sophisme de l'immersion* que propagent les pédagogues de la soumission au monde tel qu'il est. Mais il y a davantage. Le « passé », en réalité, n'est jamais dépassé : il irrigue ce présent lui-même qui feint de l'oublier. Ainsi, éduquer, c'est transmettre le passé vivant et ses leçons d'humanité, que celles-ci aient trait à l'émergence de la conscience personnelle ou aux dimensions collectives de la vie humaine. Le simple rappel de certaines fables de La Fontaine comme *Le Loup et le Chien* ou *Le Savetier et le Financier* nous en dit long sur l'aliénation économique de la « société de consommation », et la méditation de certaines pages de Montesquieu demeurent très éclairantes sur l'imposture démocratique qui régit la « République » dans laquelle nous vivons. Ajoutons que la connaissance du passé – le devoir de mémoire – ne signifie pas admiration aveugle, et que les leçons de l'histoire sont aussi celles des erreurs qu'il ne faut pas reproduire (celles qui montrent en particulier que les civilisations sont mortelles, contrairement à ce que croient les inconscients partisans d'une croissance illimitée).

J'aimerais préciser à ce propos que l'expression « héritage culturel » est souvent mal présentée par les modernistes qui *conçoivent* malgré tout sa nécessité. On laisse penser qu'il s'agit de quelque chose de lourd et ennuyeux qu'il faut bien conserver et transporter avec soi, dans le grenier de son esprit, pour n'en visiter qu'exceptionnellement les « trésors »... C'est d'ailleurs une conception bourgeoise de l'héritage, celle des « héritiers » de la classe dirigeante qui – il y a quelques décennies – instrumentalisaient la culture pour s'auto-légitimer comme élite, alors qu'il leur suffit aujourd'hui, pour parvenir à la même fin, d'apparaître comme les parangons de l'idéologie technicienne. En réalité, l'héritage culturel, présent dans les moindres mots ou expressions de notre langage quotidien, est pour chacun une part de cette identité culturelle que notre civilisation a façonnée en nous. Ainsi, la prise de conscience de notre héritage culturel est comme une réappropriation d'une part de notre être historique collectif. Cela ne veut pas dire qu'il fait de nous les clones d'une identité unique imposée à tous car, précisément, il nous conduit à cultiver, en même temps que ses valeurs propres (l'humanisme au meilleur sens du terme), l'esprit de discernement qui nous permet d'en faire la critique. Par exemple, c'est en vertu de cet exercice traditionnel appelé « l'explication de texte » que bon nombre de français ont été capables d'analyser et de rejeter le texte du Traité de constitution pour l'Europe !...

J'ai déjà expliqué en quoi l'humanisme dont je me réclame est aux antipodes de l'idéologie de la consommation et de la croissance¹. Je voudrais simplement ajouter qu'il est aussi, historiquement, à l'opposé de ce « réalisme impérialiste » qui sévit chaque jour dans nos médias. L'humanisme est à l'origine de la notion d'*utopie*, c'est-à-dire cette idée fondamentale que nous pouvons créer un ordre différent de l'actuel désordre établi (que ses défenseurs nomment « la réalité »)... Ainsi, la transmission de notre héritage culturel, bien comprise, nous donne la capacité formidable de « dé-croire » à la croissance économique pour mieux assurer la *croissance de l'être*, et l'émancipation de tous les hommes.

1. *De l'Idéologie aujourd'hui*, Chap. 14 : « Pour une société de frugalité » (Parangon, nouvelle édition augmentée, sept. 2005)